

formation de l'argile et aussi des oxydes et des hydroxydes de manganèse utilisés pour les couleurs avec lesquelles ont été peints les vases, et le processus de la manufacture de la céramique, selon les résultats des analyses (effectuées aux États-Unis). Ces analyses indiquent les sources des matières premières et mettent en évidence le progrès technique de la préparation de l'argile. Dès le début de la phase Cucuteni A les potiers réussissent à maîtriser les conditions gazeuses des fours et la production des couleurs, en connaissant bien les sources des matières premières.

Pour obtenir la couleur rouge ils utilisaient surtout les oxydes de fer et la hémateite, le blanc étant obtenu soit par l'utilisation des argiles très claires, soit à l'aide du carbonate de calcium. Enfin, pour le noir on employait surtout les oxydes de manganèse et de ferromanganèse et, en même temps, une grande variété de minéraux, toujours pour le noir et aussi pour le noir-brun.

Un paragraphe de ce chapitre est destiné à l'étude des procédés de cuisson et des types des fours, avec l'indication de toutes les localités situées au N et au NO de la Mer Noire où l'on a découvert des fours de potier. Les fours de la culture Cucuteni-Tripolye n'étaient pas du type à réverbération, qui est plus compliqué que les types utilisés pendant le néolithique et l'énéolithique.

Dans le dernier chapitre, IV (*Conclusions: The Role of Technology in Socio-Economic Evolution*, pp. 171—204), L.E. traite du nombre, des dimensions, de la densité et l'organisation des stations, et aussi — bien entendu — du problème de l'expansion démographique. Si en Roumanie on n'a pas trouvé jusqu'à présent des stations avec plus de 100 maisons, plus à l'est, les stations de la phase Tripolye B II sont très grandes. Les photos aériennes et les recherches géomagnétiques des stations de l'Ukraine effectuées par les archéologues soviétiques ont précisé qu'on peut les diviser en deux groupes : le premier, ayant une surface de 25 à 75 ha, et le deuxième occupant une surface de 250 à 400 ha. Dans la plupart de ces stations, les maisons étaient disposées sur plusieurs cercles ou ellipses concentriques. Malheureusement on n'a pas encore fouillé exhaustivement aucune de ces grandes stations, pour savoir si toutes les maisons appartiennent à la même étape. En ce qui concerne le nombre des habitants de ces stations,

les appréciations sont, bien entendu, subjectives, mais il n'y a pas de doute qu'un site ayant quelque 400 maisons devait avoir une population de plusieurs milliers d'habitants.

Selon les informations dont L.E. dispose, elle est d'avis que le nombre de la population augmentait relativement vite et aussi que les stations se rapprochent de plus en plus l'une de l'autre. Pour la densité de la population, on donne l'exemple de la station de Petreni, où les 498 maisons occupaient une zone de 30 ha.

En même temps, il est certain que l'on doit parler non seulement de potiers spécialisés, fait maintes fois répété par V.I. Dumitrescu (et par nous-même), qui n'a jamais accepté la théorie selon laquelle la céramique néolithique était manufacturée par les femmes, mais aussi de vrais spécialistes pour *chacune* des opérations qui, en fin de comptes, se terminaient par la confection des vases.

Le niveau socio-économique des créateurs de cette culture pourrait être défini comme une tendance (*trend*) vers des relations socio-économiques complexes, se situant quelque part sur le *continuum* depuis ce qui est nommé une tribu, à une *ranked society*. Il est bien possible que les grandes stations aient été des centres ayant des activités sociales, religieuses et économiques coordonnées, mais, à notre avis, cette conclusion doit être confirmée par des fouilles exhaustives au moins dans une de ces grandes stations. En tout cas, l'exemple fourni par la nécropole de Varna (Bulgarie), appartenant à la population de la culture de Gumelnița, synchronique en grande partie de la culture Cucuteni-Tripolye où — en tenant compte du mobilier funéraire — on a pu constater une différence sociale accentuée, doit être pris toujours en considération si l'on parle de l'organisation sociale des populations énéolithiques du SE de l'Europe : L.E. aurait pu l'utiliser pour sa conclusion.

Enfin, s'il est vrai que l'on connaît très peu le rite funéraire des populations cucuteniano-tripolyennes, il est difficile de comprendre pourquoi L.E. n'a pas parlé aussi de la nécropole tumulaire de Usatovo, du moment qu'elle est d'avis que la culture de Usatovo a été la dernière phase de la culture de Tripolye.

Silvia Marinescu-Bilcu

KLAUS FITTSCHEN, PAUL ZANKER, *Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen und den anderen Kommunalen Sammlungen der Stadt Rom, Band III, Kaiserinnen- und Prinzessinnenbildnisse. Frauenporträts (Beiträge zur Erschließung hellenistischer und kaiserzeitlicher Skulptur und Architektur, V)*, Mainz am Rhein, Philip von Zabern, 1983 [un volume de texte, pp. XI + 139, une figure, deux planches ; un volume d'illustrations : pp. V + 232 pl.]

Klaus Fittschen et Paul Zanker se proposent de publier les portraits romains qui se trouvent dans les collections publiques de la ville de Rome, dont la plus importante est celle du Musée Capitolin. Le volume qui fait l'objet du présent compte rendu, le troisième de cette série, a été en fait le premier à paraître. Il rassemble les portraits féminins, impériaux, officiels et privés. Le premier volume, qui vient de paraître aussi, est consacré aux portraits des empereurs, tandis qu'un deuxième tome devra être formé par les portraits masculins officiels et privés. Un autre volume, le quatrième pour les portraits d'enfants et d'adolescents, les portraits provenant des reliefs historiques, des sarcophages et des plaques funéraires, va compléter la série.

Le volume dont il est question ci-dessous retient 181 pièces, dont 44 étaient inédites. Paul Zanker étudie les portraits antérieurs à l'époque de Trajan et ceux de la fin de l'Empire, tandis que les recherches de Klaus Fittschen portent sur l'époque intermédiaire, d'Hadrien à la Tétrarchie.

La première section du catalogue est composée par les portraits impériaux, au nombre de trente-neuf. Les auteurs ont été obligés, plusieurs fois, de remettre en question tout un groupe de portraits de référence, au cours des rapprochements exigés par un seul visage. Avec une vigilance criti-

que dont les travaux antérieurs des deux auteurs ont toujours fait preuve, les portraits déjà classés ont été réexaminés, ce qui les a fait parfois perdre le nom historique sous lequel ils étaient connus et passer dans la catégorie des portraits privés. En quelques autres cas, au contraire, on a réuni des preuves suffisantes pour reconnaître des portraits impériaux qui, auparavant, n'avaient pas d'identité précise. La prudence des auteurs a été constamment guidée par une profonde connaissance du système à travers lequel les modèles impériaux se propageaient jusqu'aux ateliers italiens ou provinciaux. Les procédés de reproduction des portraits impériaux dans les provinces ont été soigneusement analysés par Paul Zanker dans son récent livre *Provinzielle Kaiserporträts: zur Rezeption der Selbstdarstellung des Princes* (1983).

C'est ainsi que les auteurs ont recueilli au cours de leur investigation des collections romaines trois portraits de Livie (nos 1—3), un seul d'Agrippine l'Aînée (n° 4), un autre d'Agrippine la Jeune (n° 5), deux de Plotine (nos 6—7), un portrait de Matidie (n° 8), quatre de Sabine (nos 9—12), six de Faustine l'Aînée (nos 13—18), cinq de Faustine la Jeune (nos 19—23), quatre des princesses de la famille de Lucius Verus (nos 24—27). Pour l'époque des Sévères : Julia Domna (nos 28—31), Plautilla (n° 32), Julia Mamaea (nos 33—35). Du milieu

du III^e siècle datent un portrait de Tranquillina (n° 36) et un autre d'Otacia Severa (n° 37), tandis que les deux derniers représentent Hellène (n° 38) et une princesse du début du IV^e siècle (n° 39).

Le grand nombre des portraits du temps des Antonins et des Sévères, par rapport au reste de ceux qui sont édités ici (24 sur un total de 39), n'est pas surprenant car, ainsi que le confirme la publication des portraits privés, c'est l'époque de l'histoire romaine qui, plus que toute autre, a vu se développer et se répandre l'art du portrait.

Les portraits privés peuvent être groupés en ordre chronologique par séries, comme il suit :

- fin de la République : n^{os} 39—48 = 9 pièces,
- période d'Auguste jusqu'à Trajan : n^{os} 49—82 = 33 pièces,
- période des Antonins : n^{os} 83—135 = 52 pièces (pour 75 ans),
- époque des Sévères : n^{os} 136—163 = 27 pièces (pour 42 ans),
- entre le milieu du III^e siècle et le règne de Théodose : n^{os} 164—181 = 17 pièces.

Dans le rapport entre ces séries on retrouve la même prédominance numérique des pièces de l'époque des Antonins et des Sévères.

Tous les portraits publiés par K. Fittschen et P. Zanker ont été découverts soit à Rome même, soit dans les environs de la ville, ce qui nous autorise à les considérer comme un lot représentatif pour la production métropolitaine, celle-ci constituant le point de départ obligatoire dans l'étude des portraits provinciaux.

On pourrait tirer des conclusions intéressantes, et les auteurs l'ont fait à propos de certaines pièces, sur la position sociale des personnes dont nous avons le portrait et sur ses conséquences au niveau du style de ces sculptures. Par exemple, le goût et les critères esthétiques du milieu aulique sont particulièrement évidents dans la manière du portrait n° 69, connu sous le nom de « buste Fonseca », qui date, au plus tôt, du début du règne d'Hadrien : cependant, c'est encore

un produit dans le style de l'époque de Trajan, apparenté aux portraits de Plotine et de Matidie.

Les auteurs n'hésitent pas à affronter certaines questions des plus controversées qui aient retenu l'attention du spécialiste des portraits romains : voir, ainsi, aux n^{os} 84—87 et 89, la discussion à propos de la coiffure en forme de turban (*Turbanfrisure*) qu'on trouve souvent datée du IV^e siècle et qui, selon K. Fittschen et P. Zanker, remonte au II^e.

Au sujet de la pièce n° 155, on examine le problème toujours délicat des interventions tardives sur des portraits ré-utilisés, ce qui donne lieu à des considérations très utiles sur les coiffures « rattachées » (voir le n° 145 dont la perruque coiffe un portrait plus ancien). Les auteurs ont dressé une liste des portraits « à perruque » (p. 105, note 14) qui apparaissent vers la fin de l'époque des Antonins et dont la mode continue jusqu'au début du second quart du III^e siècle, couvrant à peu près deux générations. C'est un procédé technique limité à Rome et à l'Italie.

On aura compris que les deux auteurs allemands offrent beaucoup plus qu'un simple catalogue. Celui-ci représente le résultat d'une longue expérience et témoigne avec virtuosité de la méthode critique de deux des meilleurs connaisseurs du portrait romain. Les innombrables observations techniques et stylistiques, parlant de l'examen d'une pièce pour rappeler et comparer tous les autres portraits typologiquement proches de celle-ci, font de l'ouvrage un véritable trésor d'informations.

Le texte est heureusement appuyé par l'illustration photographique dont l'auteur, Gisela Fittschen-Badura, a triomphé des difficultés du travail à l'intérieur des musées et a obtenu des planches irréprochables, mérite partagé avec la maison éditrice. Les pièces sont présentées en six positions différentes, ce qui permet au lecteur de constater l'exactitude de la description.

A l'élégance de ces volumes et à l'impression impeccable du texte on reconnaît la brillante tradition de la maison Philip von Zabern.

Maria Alexandrescu-Vianu

DÉNES GABLER—ANDREA H. VADAY, *TERRA SIGILLATA IM BARBARICUM ZWISCHEN PANNONIEN UND DAZIEN*, in *Fontes Archaeologici Hungariae, Akadémiai Kiadó*, Budapest, 1986.

Eines der letzten Bände der sehr nützlichen *Fontes Archaeologici Hungariae*, hat als Thema ein sehr interessantes und viel besprochenes Problem: die Terra Sigillata aus dem Barbaricum. Der Band wurde vom bekannten und geschätzten ungarischen Forscher D. Gabler zusammen mit A. Vaday, die seit mehreren Jahren sarmatische Siedlungen und Gräberfelder erforscht, veröffentlicht. Die Zusammenarbeit dieser zwei Forscher setzt, schon von Anfang an, die Garantie einer qualitativollen Arbeit voraus.

Die Arbeit setzt sich aus zwei Teilen zusammen, denen eine Einleitung voransteht, in der kurz auf die Forschungsgeschichte eingegangen wird. Es stellt sich dabei heraus, daß durch die zahlreichen Forschungen die Zahl der Terra-sigillata-Bruchstücke sehr gestiegen ist. Diese Sachlage hat gleichzeitig das ausführliche Studium des Sigillata-Imports in dem östlich der Donau gelegenen Raum und zugleich aller wirtschaftlichen, sozialen und politischen Fragen welche diesen Import bedingt haben, aber auch dessen Folgen, erleichtert und angefordert.

In dem ersten Teil der Arbeit werden, nach einem ausführlichen Sigillata-Katalog, die Fragen der Chronologie, des gegenwärtigen Forschungsstandes im Vergleich zum Jahre 1968, die Frage ob Beute oder Import, die Intensität des Handels im Barbaricum oder des Anteiles der Terra-sigillata-Keramik innerhalb des römischen Imports behandelt. Der Katalog ist nach Fundorten in alphabetischer Reihenfolge geordnet. Im Rahmen jeder Ortschaft sind, in chronologischer Reihenfolge, alle entdeckten Scherben nach den neuesten

Darstellungsmethoden der Sigillata und auf Grund einer reichen Bibliographie vorgeführt. Es muß hervorgehoben werden, daß D. Gabler alles was auf dem Gebiet der Terra-Sigillata, sowohl in Rumänien als auch in Jugoslawien publiziert worden ist, benützt hat.

Die zusammenfassende Tabelle am Ende des Katalogs erweist sich als sehr nützlich für die Festlegung der Töpferzentren die ihre Ware im Barbaricum geschickt haben, der Zahl der Erzeugnisse der jeweiligen Werkstatt oder der eingeführten Formen. Die ältesten Terra-sigillata-Bruchstücke sind norditalische Erzeugnisse, die durch ein einziges Tellerbruchstück Drag. 36, aus der Zeit der Flavii, vertreten sind. Chronologisch folgen die Sigillata aus Südgallien (1 Bruchstück), Zentralgallien (10 Bruchstücke), Rheinabern (59 Stück), Westerdorf (70), Pfaffenhofen (24). D. Gabler bespricht weiter Fragen der Chronologie des jeweiligen Töpferzentrums.

Auf Grund der neuesten, von H. G. Simon vorgeschlagenen, letzten Datierung (scheinbar auch die beste) gelangt D. Gabler zur Schlußfolgerung, daß die Rheinabern-sigillata schon gleich nach dem Beginn dieses Zentrums, nach 150 u.Z., im Barbaricum eindringen.

Der Import aus Rheinabern steigt nach dem Jahre 175 und das zum Unterschied von Pannonien, wo eine Verminderung dieses Imports feststellbar ist. Im Gegenteil zu Pannonien, wo der Terra-sigillata-Import aus Rheinabern um 200 aufhört, setzt er sich im Barbaricum bis um 233 u.Z. fort. Auf Grund seiner eingehenden Analyse, kann D. Gabler